

Adèle GRILLET
Élève de 3^e
Collège Camille Guérin, Poitiers

22^e Prix National de la Mémoire et du Civisme André Maginot

Chère petite femme adorée,

C'est à ton esprit que je m'adresse bien sûr... Comme tu le sais malheureusement, je suis mort bien avant toi, le 17 septembre 1918, « Mort pour la France » lors d'un assaut sur le Mont des Singes, près de Vauxaillon, dans l'Aisne, un département tellement meurtri par cette fichue guerre qui devait être la « Der des ders »...

Je t'écris pour te raconter une expérience incroyable vécue ces derniers mois et qui m'a fait sortir de la léthargie dans laquelle je me trouvais depuis la mort accidentelle de notre petit Fernand à laquelle j'assistai impuissant au lendemain de la guerre en septembre 1921. Il y a si longtemps... Ah ce temps qui a trop tendance à faire oublier aux vivants le prix des sacrifices consentis par leurs aïeux, souvent au nom de la paix et de la liberté pour que le monde soit meilleur. Un monde qu'il ne m'était plus possible d'observer jusqu'à ce jour de septembre 2014...

Tout a donc commencé quand les échos insistants et répétitifs de mon nom me sont parvenus en provenance d'un collège de Poitiers, m'ouvrant à nouveau les yeux sur ce monde des vivants qui s'était dérobé à mon esprit... Alors que je reprenais conscience, j'ai vu une cinquantaine d'adolescents assis devant des écrans lumineux qui lisaient quelque chose dessus. Ne comprenant pas ce qu'ils faisaient je me suis rapproché et j'ai alors réalisé qu'on y voyait les lettres que je t'avais écrites ma chère Clémence il y a un siècle. Personne n'avait l'air de me remarquer. Perdant patience j'ai demandé à un des gosses présents s'il pouvait m'expliquer ce qu'ils faisaient. Je l'ai d'abord pris pour un mal poli car il ne m'a pas répondu mais après plusieurs relances j'ai enfin compris que ces jeunes ne se rendaient pas compte de ma présence. C'est à ce moment-là que j'ai lu la date sur l'écran lumineux : 11 septembre 2014. Leurs professeurs évoquaient un projet centenaire 14-18, intitulé : « Ferdinand Clovis Pin un poilu du Poitou et sa famille dans la Grande Guerre ». Chamboulé, je me suis assis dans un coin et j'ai attendu la suite...

Mes premières impressions étaient étranges : les filles étaient habillées en pantalon et certaines portaient des jupes leur arrivant au-dessus du genou, cela m'a semblé indécent ! De plus, même si les élèves vouvoyaient leurs professeurs, ils parlaient assez librement avec eux et ces derniers ne portaient pas de costume. Et que dire du langage employé, de ces téléphones miniatures et mobiles qui sont dans toutes les poches des jeunes ?! Les temps ont donc bien changé... Quoiqu'il en soit, ces jeunes restent attachants et leur travail sur mon histoire, notre histoire ma chère femme adorée, m'a tellement ému que je les ai accompagnés dans toutes leurs actions.

Le 13 novembre suivant je me retrouvais donc à leurs côtés alors qu'ils étaient en face d'élèves plus petits, en CM2, pour leur lire des passages de mes lettres. Près de la porte, trois personnes pleuraient, j'ai compris après quelques minutes qu'il s'agissait de mes descendants. Ces lettres me refaisaient penser à notre expérience de guerre, à l'horreur de ce premier conflit mondial que nombre de personnes ont cherché à saisir mais que personne ne peut réellement comprendre sans

l'avoir vécu. Et la dernière lettre fut la pire, une lettre écrite par mon ancien compagnon Abel Liège où il racontait ma mort. Cela s'est-il vraiment passé comme il le décrivit... « Il n'a pas souffert » ! Je ne m'en souviens plus, du moins je ne veux plus m'en souvenir... Quelques images me reviennent malgré tout en me brûlant l'esprit, le bruit terrible des canons avant l'attaque, le lieutenant qui nous demanda de sortir de la tranchée pour partir à l'assaut, le bruit des mitrailleuses, l'enfer du no man's land, puis une douleur atroce, l'agonie, les larmes, la mort... Non je ne veux plus m'en souvenir.

A partir de décembre, les gosses ont repris leur travail sur mon parcours de vie pendant la Grande Guerre. Ils relisaient mes lettres, les analysaient et annotaient certaines choses sur des tas de feuilles. Bien qu'ayant saisi leurs objectifs, j'étais étonné de les voir travailler ainsi avec autant d'énergie juste après leur pause déjeuner pendant que d'autres camarades prenaient du bon temps dans la cour. Je les encourageais, essayais de leur expliquer le sens de certaines de mes expressions, pourquoi je développais dans tel extrait mes souffrances, le plaisir qui était le mien dans telle autre lettre. Bien sûr ils ne m'entendaient pas mais avec leurs professeurs ils réussissaient malgré tout à mieux comprendre ce qu'avait été mon expérience de guerre, à l'image des 8 millions d'autres poilus mobilisés en France de 1914 à 1918.

Le 16 avril, j'étais de nouveau à leurs côtés dans l'enceinte de leur collège : il y avait beaucoup de personnes ce jour-là, dont mes trois petits-enfants, pour une cérémonie au cours de laquelle un chèque d'une association, la Fédération André Maginot, a été remis au principal du collège pour aider ses élèves à financer leur voyage sur « les chemins de la Grande Guerre et du poilu Ferdinand Clovis Pin ». Il s'agissait donc toujours de moi, de nous ma douce Clémence. Jusqu'où ces gosses allaient-ils me mener ? Dans l'immédiat, je me trouvais dans une salle, où tout le monde connaissait mon nom alors que j'étais mort il y a si longtemps, tu peux comprendre, ma chère épouse, que cela m'ait beaucoup surpris. J'ai vu certains élèves offrir à mes descendants un portrait de moi réalisé en noir et blanc. Puis, les yeux humides, mes petits-enfants ont offert à leur tour au collège quelques effets personnels qui m'appartenaient avant que la mort me frappe, dont le portrait qui était dans notre chambre et que je m'étais fait faire avant la guerre, mon livret militaire, ma bourse et une médaille militaire que je n'avais jamais vue de mon vivant, que l'on m'avait attribué à titre posthume pour mon comportement exemplaire au feu.

Le 20 avril débutait le voyage de ces jeunes que je commençais à appeler par leur prénom dans un échange sans retour, du moins en apparence. Les gosses regardaient des objets de la vie quotidienne sur le front dans le musée de la Grande Guerre de Meaux. Leurs discussions allaient bon train : « là-dedans ils buvaient », « tiens original cet outil », « oh regardez c'est de l'artisanat de tranchée ! » Pour eux, ce n'étaient que des vieux objets avec une signification plus ou moins précise, pour moi c'était encore une vague de souvenirs qui menaçait de me faire perdre pieds. Des objets que j'avais utilisés avant, pendant et après la mort de camarades, des objets qui m'avaient permis de survivre... Puis mon regard s'est posé sur un tas de feuilles et un stylo, ceux que j'utilisais pour t'écrire, ceux que chaque poilu utilisait pour écrire ces lettres qui nous permettaient de lutter contre l'absence des êtres aimés. Quand la peur de la mort nous envahissait, on se rappelait que votre réponse n'allait plus tarder et on se redressait pour se battre. Ce ne sont pas uniquement les soldats qui ont gagné la guerre, c'est également les femmes qui leur permettaient de se raccrocher à l'espoir de les revoir un jour et de ne pas tomber de fatigue, de peur, de faim ou de froid. On devait survivre, pas pour nous mais bien pour vous.

Le lendemain 21 avril, les collégiens ont visité le site de Vauquois, une ancienne colline avec un village qui avait été détruit par les tirs d'obus et surtout par les explosions de mines souterraines à partir de 1915. Difficile de s'imaginer en ce paisible après-midi, sous un soleil radieux qu'il y avait un siècle on se battait ici... Un stylo à la main les jeunes prenaient des notes sur l'Histoire ; un doigt sur la gâchette, nous, nous l'écrivions. Les gosses ont visité des tranchées et des galeries

souterraines : tu aurais dû les voir, ils criaient à chaque fois qu'un minuscule bout de terre salissait leurs chaussures ou qu'une goutte d'eau leur tombait sur le crâne, sans parler de l'obscurité qui en angoissait certains. J'aurais bien aimé les transporter à travers le temps dans les tranchées pour qu'ils réalisent vraiment ce qu'était notre quotidien dans ces fossés remplis de boue et envahis de poux, parmi les odeurs de cadavres en décomposition... Je pense néanmoins qu'ils commençaient à comprendre un peu mieux dans quelle atmosphère oppressante nous avons dû nous battre. Peut-être me croyais-tu quand je te disais que tout allait bien, mais maintenant que c'est fini et qu'il n'y a plus de censure, je peux te le dire : la guerre est la pire chose que l'humain ait inventé ! Après avoir mis autant de temps et d'amour à éduquer leurs enfants, à les faire grandir, comment les hommes peuvent-ils ensuite les envoyer se faire tuer par milliers chaque jour comme ce fut le cas en 14-18 ?

Le 22 avril, grâce aux enfants j'ai pu observer certains lieux du champ de bataille de Verdun que je n'avais pas connus lors du séjour de mon régiment, le 325^e régiment d'infanterie, dans ce secteur de combat qui était alors un véritable enfer. Comme le célèbre fort de Douaumont qui était un point stratégique et qui après avoir été pris par les Boches au début de la bataille de Verdun avait finalement été reconquis huit mois plus tard par les Français, grâce notamment à l'héroïsme des soldats du régiment d'infanterie coloniale du Maroc. Dans la citadelle souterraine de Verdun, j'ai également appris avec les élèves comment, un an après l'armistice, qui avait été signé quelques semaines après ma mort, le choix du soldat inconnu fut effectué. Soldat qui fut ensuite enterré sous l'Arc de Triomphe à Paris, où tous les soirs on ranime la flamme du souvenir. Les élèves ont ensuite découvert un des villages détruits par la guerre, il y en a eutellement sur le front ouest, de la frontière suisse à la Mer du Nord... Quelle sensation étrange parmi ces quelques ruines qui parsèment un paysage vallonné ou la végétation a fini par reprendre le dessus. Les élèves ont fini leur journée par un gigantesque cimetière militaire appelé nécropole de Douaumont, où des milliers de combattants ont trouvé le repos éternel. A l'extérieur de l'ossuaire, des tombes de soldats de l'armée française enterrés sous une croix chrétienne, une étoile de David ou une stèle musulmane... Tous égaux devant la mort ! A l'intérieur les noms des morts dont on n'a pas retrouvé le corps, et en dessous, les ossements de plusieurs dizaines de milliers de cadavres français et allemands provenant du champ de bataille de Verdun et de ses environs. Évidemment, les élèves ont été frappés par ces ossements amoncelés, mais je me demande s'ils se sont rendus compte que nous on les voyait tous les jours, que l'on marchait dessus en vivant parmi eux pendant quatre longues, très longues années. J'ai également appris qu'à présent la France et l'Allemagne étaient des pays amis et que leurs peuples s'entendaient bien ! Les Boches n'ont-ils pas vécu les mêmes souffrances que nous ? Pourquoi les ennemis d'hier ne deviendraient-ils pas les amis d'aujourd'hui ? Si au moins nos morts ont permis cela... Quelle ne fut pas mon émotion en fin de journée lorsque le bus qui conduisait les gosses poussa jusqu'à l'ouvrage de Froideterre, à proximité duquel j'avais combattu à Verdun du 28 février au 7 avril 1916 ! Là encore, le paysage désolé et quasi lunaire de cette époque a laissé place à un tapis de végétation verdoyant, qui contribue à atténuer les stigmates des combats qui s'y déroulèrent bien que certains cratères d'obus restent impressionnants et offrent toujours le spectacle d'un terrain dévasté, à l'image de nos esprits et de nos corps, qui étaient exposés à tant de souffrances et de violences.

Le 23 avril, les jeunes se sont tous regroupés près de ma tombe dans la nécropole nationale de Vauxaillon, il y avait 14 de nos descendants et beaucoup d'autres personnes présentes. C'était étrange de se retrouver devant sa propre tombe : « PIN Ferdinand, Caporal 325^e R.I., MORT POUR LA FRANCE le 17.09.1918 » D'autant que l'émotion était très forte dans l'assistance, au rythme des discours, des chants, de la lecture d'un poème et de la lettre que mon ami Abel Liège t'avait adressée chère Clémence dans les circonstances dramatiques que tu connais. A travers ma destinée j'ai compris que ces gens rendaient aussi hommage à tous les combattants morts durant la Grande Guerre. Puis la cérémonie s'est recentrée sur ma sépulture. Une petite fille s'en est approchée et y a déposé deux feuilles de buis sur un petit tas de terre de Benassay, en référence à une lettre dans laquelle je t'avais envoyé du buis béni en mars 1918. Si j'ai bien compris, cette jeune fille est notre

arrière-arrière-petite-fille, tu te rends compte ! Pendant qu'était entonné un chant du monde, les élèves, les yeux humides, avançaient un à un pour poser une rose blanche sur ma tombe. Elles étaient magnifiques et leur odeur était envoutante, leur couleur me rappelait le bouquet de jasmin blanc que tu avais à ton mariage... Ma tombe était ainsi recouverte d'un linceul du souvenir, celui de notre famille, celui de collégiens avec leur principal et leurs professeurs impliqués dans un travail à la croisée de l'histoire, de la mémoire et du civisme. Tous ont vécu là un moment de communion intense. J'ai vraiment alors compris ce que mon parcours incarnait à leurs yeux... Ces chers gosses, je les aurais serrés dans mes bras si j'avais pu, pour leur dire tout simplement : merci ! Merci de m'avoir sorti ainsi de l'anonymat, de m'avoir donné une seconde vie et de contribuer aussi à mieux faire comprendre ce que fut la Première Guerre mondiale à travers mon histoire. Plus tard dans la journée, les élèves et moi-même avons découvert la Caverne du Dragon sur le Chemin des Dames, une grotte où s'abritaient les Allemands et les Français. Pendant la visite de ce lieu insolite la chanson de Craonne a été entonnée, je l'avais chantée une fois en cantonnement bien qu'elle était interdite. Elle résume avec force les souffrances passées de nous autres les poilus, de notre lassitude des combats meurtriers et des sacrifices qui étaient souvent consentis pour rien.

Le 24 avril a été la dernière étape du périple des gosses sur les chemins de la Grande Guerre : ils ont visité le musée de l'armistice du 11 novembre 1918, signé dans un wagon, mais cela tu dois déjà le savoir. J'ai également appris qu'un second armistice avait été signé dans ce wagon, 22 ans seulement après la fin de la Première Guerre mondiale. Cette fois-ci la France était vaincue par l'Allemagne. Une autre guerre mondiale allait se développer, encore plus dévastatrice et meurtrière que la première. J'ai été choqué de constater que même après la boucherie de 14-18 l'Europe était de nouveau le théâtre d'un tel conflit ? Les hommes n'ont-ils donc pas compris qu'à la guerre il n'y a jamais de vainqueur mais uniquement des vaincus ? Et pourtant, comme nous en 14, la plupart des citoyens de notre pays ont fait leur devoir pour défendre leur pays. Après la défaite de juin 1940, d'autres sont même entrés en résistance au nom de la liberté... mais il s'agit là d'une autre histoire.

Après ce voyage, j'ai partagé avec les élèves de 3^{ème} d'autres temps forts, notamment leur venue à Benassay, le 9 juin, sur les lieux où nous nous sommes aimés, où nous avons tant travaillé à la ferme du Lac de Maison avant la guerre et toi plus particulièrement durant le conflit. Comme tu étais courageuse, souffrant alors en silence comme tant d'autres femmes à l'arrière. Et tous ces souvenirs de permission où il m'était permis de souffler un peu près de vous mon épouse adorée et de mes deux chérots, Germaine et Fernand avec qui j'aimais tant jouer.

Deux jours plus tard, l'inauguration d'une exposition et la sortie d'un livre sur notre parcours durant la Grande Guerre, en présence de 24 de nos descendants, a été l'aboutissement de cette belle aventure humaine. Quel voyage dans le temps et dans l'espace partagé avec ceux que j'aime appeler maintenant mes jeunes, qui ont su porter haut le flambeau de ma mémoire et de celle de tous les poilus de la Grande Guerre !

Mais tout ça ma chère Clémence, tu le sais sans doute déjà, parce que si ces élèves pensaient à moi en travaillant, ils pensaient également à toi. Et cela a dû également te faire sortir de ta léthargie mortuaire. Et j'espère que comme moi, tu es maintenant apaisée, car dans le monde des vivants notre souvenir n'est pas près de disparaître sois en certaine notamment grâce à l'exposition et au livre qui nous sont consacrés. Dans cet au-delà, tu ne recevras jamais cette lettre, comme tant d'autres que je t'avais écrites il y a presque un siècle et qui se sont perdues pendant la guerre, mais malgré tout, je sais que tu connais son contenu, car tu as dû penser la même chose que moi à la vue de tous ces événements si riches et émouvants qui ont ponctué ces dix derniers mois.

Ton poilu pour l'éternité,
Pinuche